



Marie-Françoise Cachin

**Une nation de lecteurs ?
La lecture en Angleterre (1815-1945)**

Presses de l'enssib

Chapitre III. Le recours aux bibliothèques privées

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.777
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Presses de l'enssib
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 4 avril 2017
Collection : Papiers
ISBN électronique : 9782375460405



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

CACHIN, Marie-Françoise. *Chapitre III. Le recours aux bibliothèques privées* In : *Une nation de lecteurs ? La lecture en Angleterre (1815-1945)* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2010 (généré le 09 mai 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/777>>. ISBN : 9782375460405. DOI : 10.4000/books.pressesenssib.777.

+++++

LE RECOURS AUX BIBLIOTHEQUES PRIVÉES

+++++

Faute de pouvoir acheter, les lecteurs se sont donc tournés vers les bibliothèques. Mais la seule bibliothèque publique, c'est-à-dire financée par l'État, existant en Grande-Bretagne au début du XIX^e siècle était la British Museum Library, la bibliothèque nationale.

L'embryon d'une bibliothèque nationale avait été constitué au XVIII^e siècle pour accueillir les collections de curiosités léguées à sa mort en 1753 par Sir Hans Sloane, physicien et naturaliste anglais, auxquelles furent ajoutées par la suite des œuvres d'art et des antiquités grecques et égyptiennes. Dans le même temps, plusieurs collections de livres et bibliothèques privées, dont les ouvrages de la Royal Library en 1757, furent intégrées et ont donc constitué la base de ce qui est devenue la British Museum Library. Si, en 1759, celle-ci fut ouverte au public, l'admission y resta longtemps limitée et nécessitait la recommandation d'une personnalité éminente. Qui plus est, les horaires d'ouverture étaient réduits en raison, entre autres, des problèmes d'éclairage de la salle de lecture qu'il fallait fermer dès que la lumière extérieure était insuffisante. Toutefois, la nomination en 1831 du réfugié politique italien Antonio Panizzi comme bibliothécaire assistant, puis comme *Keeper of the Printed Books* en 1837 et *Principal Librarian* en 1856, allait considérablement améliorer l'organisation et le fonctionnement de la bibliothèque. Quant aux bibliothèques des grandes universités (Oxford et Cambridge, mais aussi Glasgow, St Andrews, Aberdeen, Édimbourg et Dublin), fondées pour la plupart au début du XVII^e siècle, comme celles des universités plus récentes (Durham, 1832, ou Londres, 1836), elles étaient strictement réservées aux enseignants et étudiants.

Les lecteurs, nouveaux ou anciens, se tournaient donc nécessairement vers des bibliothèques privées, dont il existait une grande variété, ne serait-ce qu'en raison des catégories sociales concernées. Le plus grand nombre d'entre elles s'adressaient aux classes moyennes au sens large, et leur clientèle allait des riches membres des professions libérales jusqu'aux commerçants et employés de bureau. Mais il en existait aussi pour les classes populaires, grâce aux actions entreprises par certains courants

religieux ou utilitaristes, dans le prolongement de leur action en faveur de l'alphabétisation. Leur taille était variable, selon leur implantation sociale et régionale.

BIBLIOTHÈQUES D'ASSOCIATIONS RELIGIEUSES OU PHILANTHROPIQUES

De taille souvent réduite, ces bibliothèques, situées en général dans des zones rurales, ont commencé à exister au cours du XVIII^e siècle. Elles furent parfois créées par des pasteurs qui, conscients de la nécessité d'instruire les pauvres, entreprirent de constituer de petites collections d'ouvrages, le plus souvent donnés par des personnalités locales. De ce fait, le fonds en était limité tant en quantité qu'en qualité: principalement de la littérature religieuse, quelques auteurs canoniques et des manuels de conduite, mais pour ainsi dire aucun ouvrage contemporain. Fréquentées par des femmes aussi bien que par des hommes, ces modestes bibliothèques pouvaient émaner de mouvements religieux comme la Society for Promoting Christian Knowledge (SPCK) ou, bien entendu, les écoles du dimanche évangélistes. Ces dernières, dont le développement a été important dans le deuxième quart du XIX^e siècle, palliaient la médiocrité et l'insuffisance des rares bibliothèques d'écoles auxquelles, de toute façon, seule une minorité d'enfants avaient accès, et il semble qu'elles aient été, toutes proportions gardées, d'assez bonne qualité. Elles étaient ouvertes aussi bien aux adultes qu'aux enfants et, dans des grandes villes comme Stockport, Manchester ou Hanley, leur fonds pouvait atteindre plus d'un millier de volumes. La SPCK par exemple entreprit d'apporter dans certaines écoles des ouvrages destinés à constituer des bibliothèques, et, en 1835, il existait quelques 2 500 bibliothèques de prêt, dues à cette association, en Angleterre et une trentaine au Pays de Galles.

Les *Sunday Schools* se sont aussi efforcées de promouvoir la lecture par l'intermédiaire de bibliothèques. En 1834, 2 000 des 10 000 *Sunday Schools* existantes possédaient une bibliothèque et la *Sunday School Union* distribuait à chacune d'elles entre 100 et 200 ouvrages. En 1840, la moitié des *Sunday Schools* étaient urbaines et un quart des rurales avaient une bibliothèque.

Enfin, il faut faire état d'une autre catégorie de bibliothèques, les bibliothèques itinérantes, qui se sont développées principalement en Écosse, où le niveau d'alphabétisation était supérieur à celui de l'Angleterre. À l'origine de celles-ci, Samuel Brown, un commerçant amateur de livres

d'Haddington, dans le comté d'East Lothian, qui en 1817 acheta 200 ouvrages qu'il divisa en quatre ensembles, chacun d'eux étant attribué à un village pour une période de deux ans à la fin desquels il passait dans un autre village. À côté de livres religieux, on y trouvait aussi quelques récits de voyage, manuels d'agriculture ou volumes portant sur la science ou la mécanique. Certes limitée à cette région d'Écosse, cette entreprise individuelle valut à son créateur une renommée durable dans l'histoire des bibliothèques britanniques.

BIBLIOTHÈQUES POUR LA CLASSE OUVRIÈRE

+++++

Dans le contexte du mouvement utilitariste, on ne sera pas surpris de l'existence dans les *Mechanics' Institutes*, en particulier ceux des villes industrielles, de bibliothèques destinées à leurs membres. Certaines d'entre elles appartenaient aux ouvriers et travailleurs manuels eux-mêmes et étaient gérées par eux, comme celle d'Édimbourg créée en 1825, avec un droit d'entrée de 5 s. et une cotisation semestrielle de 1 s. 6 d. Cet établissement eut l'avantage de recevoir un grand nombre de livres donnés par les éditeurs écossais Constable et Adam Black qui avaient clairement indiqué que le fonds ne devait pas se limiter à des ouvrages scientifiques mais s'ouvrir à tous les genres de littérature possibles.

À l'opposé, on trouve un établissement comme celui de Leeds dont les mécènes, issus des classes moyennes, refusaient que soient proposés aux adhérents autre chose que des livres d'intérêt scientifique afin de ne pas dissiper leur attention ! Le débat sur le type de livres à offrir à un tel public était général, en conséquence de quoi la sélection d'ouvrages disponibles restait souvent limitée ou controversée. Où se trouvait le plus grand risque : dans la littérature d'imagination et les romans, ou dans les livres traitant de problèmes politiques ou sociaux ? Dans le premier cas, on détournait les lecteurs de l'acquisition de savoirs variés et on les habituaient à se distraire et à s'évader dans un monde illusoire. Dans le second, le danger était de leur faire prendre conscience de l'infériorité de leur situation sociale et de les amener à se révolter. Ainsi, la bibliothèque du *Mechanics' Institute* de Sheffield, créée en 1823, interdisait tout à la fois les romans, les pièces de théâtre et les œuvres hostiles au christianisme ! Dans certains cas, ces restrictions relevaient carrément de la censure. Cependant, les informations données par William St Clair, auteur d'un des ouvrages de référence de ces dernières années, *The Reading Nation in the Roman-*

*tic Period*²², montrent dans certaines de ces bibliothèques la présence d'ouvrages non dénués de valeur et d'intérêt, comme *The Wealth of Nations* d'Adam Smith ou *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* d'Edward Gibbon, mais en revanche aucune œuvre de Byron ou de Scott, ni même les célèbres *Waverley Novels* de ce dernier.

Quant à la fréquentation de ces établissements, elle variait aussi d'une ville à l'autre et en fonction entre autres de leur gestion. À Manchester, la bibliothèque du *Mechanics' Institute*, ouverte en 1825, un an après l'institut lui-même, était gérée par un bibliothécaire rémunéré. Elle était très fréquentée, sans doute parce que, de 1838 à 1839, elle restait ouverte de 10 heures à 21 heures, tous les jours sauf le dimanche. Cependant, la plupart de ces bibliothèques de *Mechanics' Institutes* étaient petites. Un rapporteur pour le Select Committee on Public Libraries de 1849, appelé à se pencher sur la nécessité de créer des bibliothèques publiques, les a décrites en des termes qui montrent leurs limites tant au point de vue de la quantité que de la qualité des ouvrages proposés :

*The chief libraries for operatives are those of the Mechanics' institutions, and they are small. Many of the books are gift books, turned out of people's shelves, and are never used, and old magazines of different kinds, so that out of 1,000 volumes, perhaps there may be only 400 or 500 useful ones. The rest are, many of them, only annual registers and old religious magazines that are never taken down from the shelves*²³.

La demande de journaux et de magazines a par ailleurs amené nombre de ces instituts à ouvrir des salles de lecture de presse, probablement pour détourner les ouvriers de la fréquentation des cafés ou des pubs où les journaux pouvaient être lus quasiment gratuitement. Ces salles constituaient en quelque sorte une alternative aux bibliothèques. Ainsi, entre 1836 et 1854, on trouve à Carlisle, ville du Nord de l'Angleterre dont la population était alors de 25 000 habitants, au moins vingt-quatre salles de ce type avec un total de 1 400 inscrits. Il suffisait de payer une petite cotisation pour avoir accès à de nombreux journaux. Bien que regardée d'un œil soupçonneux par les classes moyennes, cette mise à la disposition de

22. Cambridge University Press, 2004.

23. Cité dans Andrew King & John Plunkett (eds.), *Victorian Print Media. A Reader*. Oxford University Press, 2005, p. 258.

la presse a constitué un autre facteur favorable au développement de la lecture dans les classes populaires.

Enfin, on ne saurait passer sous silence les *factory libraries*, ou bibliothèques d'usine, créées par les employeurs, en particulier dans les cités industrielles du sud du Pays de Galles. Ce type de bibliothèques se développa à la suite de la loi sur le travail en usine de 1833 qui imposa aux industriels du textile de pourvoir à l'instruction des enfants qu'ils employaient et, dans le meilleur des cas, cette disposition incluait l'institution d'une bibliothèque. Toutefois, les livres mis à la disposition des ouvriers étaient bien évidemment choisis par les patrons et il s'agissait principalement d'ouvrages religieux destinés avant tout au progrès moral (*improvement*) de leurs employés. Cependant, il semble qu'aient existé en Écosse, dans les années 1820, une cinquantaine de bibliothèques ouvrières, gérées démocratiquement, sans intervention des classes moyennes, et dont l'inscription était de 6 s. au maximum, mais d'où malheureusement les femmes étaient quasiment exclues. À noter que dans la plupart de ces bibliothèques, les romans étaient bannis (à part ceux de Walter Scott dans certains cas), tout comme, semble-t-il, les ouvrages de controverse politique.

Force est donc de constater que durant la période 1815-1850, l'accès au livre des classes populaires, que ce soit par le biais de l'acquisition ou de l'emprunt, reste limité et orienté toujours dans le sens d'un contrôle de leurs lectures. Il ne faudrait cependant pas sous-estimer le rôle joué par les divers établissements qui viennent d'être présentés car, comme le souligne St Clair, ils ont introduit une nouvelle tranche de la société dans la nation des lecteurs. Mais ce qui était offert aux couches populaires de la société est sans commune mesure avec les nombreuses bibliothèques à la disposition des classes moyennes, dont les deux principaux types sont d'une part les *subscription libraries* et/ou *book clubs* et, d'autre part, les *circulating libraries*, équivalents des cabinets de lecture français.

LES SUBSCRIPTION LIBRARIES OU PROPRIETARY LIBRARIES

+++++

Outre le fait que ce type de bibliothèques coûtait trop cher pour les classes populaires, l'atmosphère qui y régnait et leur côté « club » ne pouvaient attirer les ouvriers. Il s'agit donc bien de bibliothèques destinées à un public relativement aisé, qui fonctionnaient comme des clubs de lecture. D'ailleurs, un certain nombre d'entre elles s'est développé à partir de petits clubs de lecture privés, apparus au XVIII^e siècle au fur et à mesure du

développement de l’alphabétisation. L’initiative en venait souvent de petits groupes d’amis ou de voisins (entre 12 et 24 personnes) qui acceptaient soit de verser une certaine somme permettant l’achat de livres ou de journaux qui circulaient parmi les adhérents, soit de payer une cotisation régulière. Une fois les ouvrages lus par tous, ils étaient mis aux enchères parmi les membres qui pouvaient alors les acquérir. Leur fonctionnement ressemblait donc à celui d’une coopérative, et c’est sur ce même principe que se créèrent les *subscription libraries*, avec le versement d’un droit d’entrée puis de cotisations annuelles. Si elles sont parfois appelées *proprietary libraries*, c’est parce que leurs membres en étaient propriétaires et fournissaient l’argent nécessaire à l’acquisition des ouvrages. Ceci explique pourquoi elles appartenaient essentiellement aux classes moyennes respectables, voire à la *landed gentry*, c’est-à-dire la petite noblesse rurale. Peu ou pas d’artisans parmi leurs membres, car le recrutement se faisait essentiellement parmi les professions libérales, chez les industriels et les banquiers ainsi qu’auprès des commerçants, maîtres d’écoles, libraires ou membres du clergé. Les épouses et filles étaient admises dans certaines de ces bibliothèques, mais sous l’autorité et le contrôle de leur mari, père ou frère.

Conséquence de leur recrutement et de leur mode de fonctionnement, la sélection des ouvrages dans ces bibliothèques correspondait aux demandes des lecteurs et était d’ailleurs établie par eux, même si, au fil des années, certaines des plus grandes de ces *subscription libraries* ont pu avoir du personnel permanent. L’orientation générale était de privilégier la *non-fiction*, alors appelée *polite literature*, c’est-à-dire des ouvrages d’histoire, de philosophie, des récits de voyages, des ouvrages religieux, des biographies, et parfois des livres politiques. La fiction était *a priori* exclue, sauf lorsqu’il s’agissait d’auteurs renommés comme Defoe ou Walter Scott, mais la poésie était bien entendu admise.

Le développement de ce genre de bibliothèques a été particulièrement important entre 1770 et 1830. D’après le tableau fourni par Geoffrey Forster dans *The Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*, on en dénombrait 274 en Angleterre et 266 en Écosse avant 1850²⁴. Selon lui, le nombre important de ces établissements s’explique par le meilleur niveau d’instruction dans les régions d’Écosse qu’en Angleterre à cette époque, comme il a déjà été signalé précédemment. On les trouvait surtout dans

24. Geoffrey Forster and Alan Bell. “The subscription libraries and their members”, *Cambridge History of Libraries in Britain and Ireland*. Cambridge, Cambridge University Press, 2006, vol. III, ch. 12, p. 148.

les villes moyennes et les gros bourgs. Quelques-unes réussirent à amasser des fonds considérables, comme par exemple celle de Liverpool avec 36 000 volumes ou celle de Hull avec 20 000 volumes. Quelques-unes des plus importantes ont parfois survécu jusqu'au xx^e siècle malgré la concurrence des cabinets de lecture, puis des bibliothèques publiques, et il en existait encore douze à la fin du siècle dernier. Il en est en tout cas une, et non des moindres, qui a survécu à Londres jusqu'à nos jours et qui mérite attention.

LA LONDON LIBRARY

Si la London Library connaît encore aujourd'hui une notoriété certaine, c'est en raison entre autres des circonstances de sa fondation pendant l'époque victorienne, c'est-à-dire relativement tard dans l'histoire des *subscription libraries*.

À l'origine de sa création, l'écrivain Thomas Carlyle (1795-1881), connu pour son *History of the French Revolution* (1837), mais aussi pour sa dénonciation de l'évolution de la société anglaise et de sa politique économique du « laisser-faire ». Déplorant les mauvaises conditions de lecture offertes par la British Museum Library, il considérait qu'il manquait à Londres une grande et bonne bibliothèque et il décida de se mettre en campagne pour qu'en soit créée une. Dans un discours public rapporté dans la *Morning Chronicle* du 25 juin 1840, il déclara :

*Leaving aside all other institutions and the British Museum and the circulating libraries to stand, a deservedly good library of good books is a crying want in this great London... There is no place in the civilised earth so ill supplied with materials for reading for those who are not rich... Positively it is a kind of disgrace to us, which we ought to assemble and put an end to with all convenient dispatch*²⁵.

Suite à cette intervention, le processus de création d'une telle bibliothèque se mit en route. L'objectif était d'en offrir un accès peu coûteux et la possibilité d'emprunter les livres de manière à permettre aux lecteurs de lire, voire de travailler, à domicile. En 1841, des locaux (deux pièces) furent loués dans Pall Mall, puis, en 1845, la bibliothèque fut transférée dans

25. Cité dans l'article d'Alan Bell, "The London Library: a pendant", *ibid.*, p. 160.

une maison située dans St James's Square, tout près de Piccadilly, où la London Library se trouve encore aujourd'hui. En 1879, la bibliothèque acquit d'autres locaux et n'a cessé depuis de s'agrandir progressivement, de manière à pouvoir accueillir des collections en constante augmentation.

Le premier bibliothécaire, John George Cochrane, se chargea d'acquérir les premiers ouvrages du fonds, qui grossit rapidement au point que les membres du comité qui gérait l'établissement lui demandèrent d'établir un premier catalogue, publié en mars 1842, et qui comportait quelque 13 000 titres. En 1847, une seconde édition de ce catalogue considérablement plus épais fournit aussi une liste des adhérents, dont 119 payaient une cotisation à vie de £ 20, et 725 une cotisation annuelle de £ 2 et un droit d'entrée de £ 6. Il transparaît de cette liste que les inscrits étaient issus des classes moyennes, avec la présence abondante d'avocats, de fonctionnaires et de membres du clergé. On y remarquait aussi des adhérents prestigieux comme les écrivains Dickens, Thackeray, ou Leigh Hunt. Parmi les membres des comités successifs, figuraient d'autres personnalités de renom comme le poète Alfred Tennyson, T. S. Eliot ou la romancière Rebecca West.

Le fonctionnement de la London Library est tout à fait original à plusieurs égards. Ainsi, même encore aujourd'hui, un adhérent habitant en province (voire en Europe) peut emprunter des livres par l'intermédiaire de la poste, et ce jusqu'à un maximum de dix ouvrages qu'il peut conserver deux mois. Un autre élément qui fait l'originalité de cette bibliothèque, c'est que le fonds relève avant tout des lettres et sciences humaines et sociales, les quelques centaines de livres scientifiques étant remisés dans un secteur particulier, sous la rubrique *Science and Miscellaneous*. Il faut préciser encore que le classement n'est pas fait selon les habituelles normes Dewey, mais suivant l'ordre alphabétique d'auteurs et par sections. Par exemple, les livres de la section *Literature* sont classés selon un ordre expliqué sur un document remis au nouvel adhérent où se suivent alphabétiquement l'origine géographique et/ou les genres. Ainsi, on a : *Celtic* suivi de *Children's Books*, *Hist. of*, ou *Etruscan* suivi de *Fables*. Toutefois, les différents genres ou types d'ouvrages d'une même langue, y compris les traductions, sont regroupés : *Irish Anthols.*, *Irish Lit.*, *Hist. of*, *Irish Lit.* Enfin, il faut savoir que tous les rayons sont en accès libre et qu'il existe une salle de bibliographie avec de nombreux ouvrages de référence, confortablement aménagée à l'anglaise, et, depuis peu, une autre petite salle, la *Eliot Reading Room*, qui peut recevoir vingt lecteurs. Aujourd'hui, le fonds s'élève à un million de livres et 2 500 périodiques.

Aucun livre n'est jamais supprimé et environ 8 000 volumes sont ajoutés chaque année.

Enfin, précisons que les cotisations, bien que très élevées (£ 395 par an, et possibilité d'une cotisation à vie qui varie selon l'âge de l'adhérent potentiel, par exemple £ 12 900 pour une personne entre 40 et 44 ans, et £ 3 400 pour une personne de 70 ans ou plus...), ne suffisent pas à assurer aujourd'hui le financement de la bibliothèque, qui doit compter sur des dons et legs. On aura deviné que le public de la London Library est constitué pour l'essentiel de journalistes, d'écrivains et autres personnalités du monde littéraire, ainsi que d'universitaires, heureux de pouvoir bénéficier de l'emprunt à domicile.

Survivance d'une autre époque, hors du commun, la London Library est une sorte de monument apparemment indestructible qui témoigne de l'histoire des bibliothèques outre-Manche. De toute évidence, elle continue à satisfaire une certaine catégorie de lecteurs grâce à ses facilités exceptionnelles de prêt et à l'importance de ses collections, malgré des tarifs incontestablement exorbitants.

LES CIRCULATING LIBRARIES OU CABINETS DE LECTURE

+++++

Parallèlement aux *subscription libraries*, s'est développé un autre type de bibliothèques destinées aux classes moyennes, appelées *circulating libraries*, c'est-à-dire des bibliothèques de prêt semblables aux cabinets de lecture français car ce sont, comme eux, des établissements commerciaux, source de bénéfices pour leurs propriétaires.

Les toutes premières *circulating libraries* ont vu le jour au XVIII^e siècle, souvent lancées par des libraires souffrant de la mévente des livres et qui y ont vu un autre moyen de gagner de l'argent. Selon R. D. Altick, le tout premier cabinet de lecture daterait de 1725 et serait dû à un commerçant d'Édimbourg, Allan Ramsay, tandis qu'à Londres il ne s'en est créé que dans les années 1740²⁶. Dans certains cas, le cabinet de lecture était l'activité principale du commerçant; dans d'autres, ce n'était qu'un complément à la vente de papeterie, de journaux et de magazines, ou d'autres produits encore. Il semble en effet que le seul cabinet de lecture n'aurait pas suffi à garantir à son propriétaire des revenus suffisants. Ces *circulating libraries* étaient donc le plus souvent une extension naturelle de la librairie. Certains libraires, qui laissaient leurs clients, parfois installés

26. Richard D. Altick, *op. cit.*, p. 59-60.

dans des sièges mis à leur disposition, lire sur place, commencèrent peu à peu à leur demander une petite somme pour ce service. Puis logiquement, ils entreprirent de prêter certains des livres de leur boutique en exigeant un droit d'inscription.

Un des premiers cabinets de lecture qui a laissé un nom est celui créé, probablement vers 1770, par William Lane, l'éditeur de la *Minerva Press*, grand pourvoyeur de romans sentimentaux et/ou gothiques de mauvais aloi et de réputation quasi sulfureuse, à tel point que ce genre de romans a parfois été qualifié de *Minerva novel*. Toutefois, il semble qu'on pouvait trouver de tels ouvrages dans la plupart des salons élégants de Londres, et d'ailleurs Lane se vantait dans sa publicité de fournir des livres de *non-fiction* de qualité, anciens ou modernes, même s'il annonçait aussi la présence d'œuvres plus distrayantes, comme les romans ou les contes.

Le développement des *circulating libraries*, tout comme leur succès, a été rapide, et on en trouva bientôt dans les grandes villes de province, mais aussi dans les stations thermales et les lieux de villégiature. Dès le départ, elles s'étaient targuées d'être des lieux choisis et de bon goût. En outre, l'idée s'était répandue que les livres étaient une nécessité sociale et la lecture une occupation tout à fait respectable. Les chiffres de leur progression se passent de commentaire : 20 à Londres en 1760, 1 000 en Grande-Bretagne en 1801 dont 26 à Londres, 1 500 en 1821 avec 100 000 inscrits. L'explication à cette croissance est triple :

- a) sociologique : le développement d'une classe moyenne alphabétisée, voire instruite, à la recherche d'ouvrages pour s'instruire et se distraire. De ce fait, très vite, les *circulating libraries* allaient être décriées et accusées de corrompre le goût des lecteurs, sinon les lecteurs eux-mêmes, et d'encourager l'oisiveté.
- b) littéraire : l'essor du roman en tant que forme littéraire populaire, à partir du début du XVIII^e siècle avec des livres comme *Robinson Crusoe*, de Daniel Defoe en 1719, *Joseph Andrews* et *Tom Jones* de Fielding parus respectivement en 1742 et 1749.
- c) économique : la cherté du livre, et particulièrement du roman, comme on l'a vu plus haut.

Mais même si les cotisations (annuelles, trimestrielles ou mensuelles) étaient relativement élevées, et si, en règle générale, elles correspondaient à l'emprunt d'un seul volume, à une époque où le roman était presque toujours proposé en trois volumes, elles permettaient de lire sans restriction

si on était prêt à faire plusieurs fois par semaine l'aller-retour jusqu'à la bibliothèque. En outre, dans les villes d'eau, les cotisations étaient moins coûteuses car fixées en fonction de la durée du séjour, et par ailleurs certains de ces cabinets de lecture proposaient des livraisons à domicile. D'après un article du magazine *The Leisure Hour* en 1886, certains abonnés chez Mudie, le plus célèbre des cabinets de lecture londoniens dont il sera question plus loin, lisaient en un an, pour une cotisation minimale d'un peu plus d'une livre sterling, l'équivalent de £ 200 à £ 500 de dépenses en achat de livres, c'est-à-dire entre 60 et 300 ouvrages... Il est donc indéniable que ces établissements commerciaux ont contribué à développer chez les Britanniques des habitudes de lecture.

La clientèle des *circulating libraries* se partageait entre des lecteurs soucieux de lire les dernières publications, à savoir des œuvres populaires à la mode (en général, des romans), et ceux qui voulaient une littérature plus sérieuse (ouvrages classiques, livres d'histoire ou de philosophie, biographies, etc.). Car, contrairement aux idées reçues, ces bibliothèques ne se sont jamais limitées à la fiction, et certaines ont même choisi une spécialité comme la musique ou les ouvrages scientifiques. L'importance de la clientèle féminine a toujours incité à faire croire à l'omniprésence des romans, et qualifier un roman de *circulating library novel* a toujours été connoté négativement, comme on s'en rend compte par exemple à travers les rapports de lecture écrits pour les éditeurs par des lecteurs professionnels. Et si certaines romancières ont pu être qualifiées de *queens of the circulating library*, c'est du point de vue de la quantité de romans fournis par elles plutôt que de leur qualité.

Un autre aspect du succès des *circulating libraries* provient de la vitesse avec laquelle le stock se renouvelait. C'était là une condition essentielle pour garantir des bénéfices à leurs propriétaires, d'une part en leur assurant une clientèle captive, attendant avec impatience le dernier roman à succès, d'autre part en procédant à la vente des livres démodés ou retirés de la circulation faute de lecteurs. Le succès d'un ouvrage pouvait même s'apprécier par la durée de sa présence sur les étagères de tel ou tel cabinet de lecture, avec deux conséquences importantes: la première, pour les éditeurs qui orientaient leur production en conséquence; la seconde pour les lecteurs qui devaient parfois attendre plusieurs semaines avant de pouvoir emprunter le dernier bestseller et étaient contraints de se rabattre sur d'autres titres dans l'intervalle.

La meilleure illustration qu'on puisse donner de l'importance et de l'influence de tels cabinets de lecture au cours de l'époque victorienne est

d'examiner à présent le cas du plus célèbre d'entre eux, Charles Mudie's Select Library.

CHARLES MUDIE'S SELECT LIBRARY

+++++

Charles Edward Mudie (1818-1890) était le fils du libraire Thomas Mudie qui, dans sa petite boutique londonienne, vendait livres d'occasion, journaux, papeterie, et pouvait à l'occasion prêter des romans sentimentaux ou populaires à 1 d. le volume.

Après avoir dans un premier temps aidé son père, Charles choisit en 1840 d'ouvrir sa propre librairie, située dans Upper King Street, à Bloomsbury, non loin de l'université de Londres fondée en 1836. Parmi sa clientèle, des étudiants de cette université qui cherchaient avant tout à emprunter les ouvrages dont ils avaient besoin pour leurs études et à qui, peu à peu, Mudie commença à prêter ses propres livres moyennant finance. Devant le succès de cette opération, il décida en 1842 de se limiter aux activités d'un cabinet de lecture en proposant à ses clients une cotisation annuelle d'une guinée (c'est-à-dire £ 1.1 s.) pour l'emprunt d'un volume d'un ouvrage. Son cabinet de lecture prit bientôt le nom qui devait en assurer la renommée, Mudie's Select Library. Comme Mudie s'approvisionnait en œuvres nouvelles, achetées dès leur première publication, et qu'il fit même de cette option un des points forts de sa bibliothèque, le nombre de ses abonnés augmenta très rapidement et atteignit près de 25 000 en 1852, ce qui l'obligea à déménager dans de plus grands locaux dans New Oxford Street en décembre 1860.

Charles Mudie était incontestablement un homme d'affaires, et il mit au point une méthode qui explique pourquoi son entreprise connut un tel succès. En voici les grandes lignes.

Tout d'abord, il opta pour des cotisations peu coûteuses au regard du prix des livres : au départ, une cotisation annuelle de base d'une guinée pour l'emprunt d'un VOLUME (et non par titre, ce qui est important dans le contexte des *three-deckers*), étant bien entendu que les lecteurs pouvaient choisir une cotisation plus élevée s'ils voulaient emprunter plusieurs volumes à la fois. Compte tenu d'une clientèle en majorité féminine qui souhaitait lire avant tout des romans, dont la plupart étaient à l'époque publiés en trois volumes (les fameux *three-deckers*), Mudie y trouvait son compte, car soit le lecteur revenait rapidement (parfois le même jour) emprunter un autre volume, soit il était obligé de payer une inscription à un taux plus élevé l'autorisant à prendre deux ou trois volumes à la fois.

Deuxième parti pris commercial : la publicité tous azimuts et particulièrement abondante dans la presse, à tel point qu'un ouvrage mentionné dans la liste de ceux récemment acquis par Mudie pour son cabinet de lecture était une véritable garantie de succès et qu'à l'inverse, un livre refusé par lui risquait de ne pas trouver son lectorat. Par ailleurs, ces publicités mettaient en avant l'idée de sélection suggérée dans le nom de son cabinet de lecture et, sur certaines d'entre elles, on pouvait lire cette phrase : "*Novels of objectionable character or inferior ability are almost invariably excluded*".

Troisième point : l'acquisition rapide et en grande quantité des ouvrages au moment de leur première publication. Les quelques chiffres suivants montreront ce qu'il faut entendre par là : en 1855, Mudie acheta 2 500 exemplaires du 3^e volume de *The History of England de Macaulay* ; en 1859, 500 exemplaires d'*Adam Bede* de la romancière George Eliot et l'année suivante, 2 000 exemplaires de son roman suivant, *The Mill on the Floss*. Ces chiffres s'expliquent par la demande des lecteurs que Mudie cherchait à satisfaire dans la mesure du possible. Chiffres encore plus farmineux : ceux de son fonds. En 1860, Mudie écrivit au magazine *The Athenaeum* qu'entre janvier 1858 et octobre 1859, il avait acquis 391 000 ouvrages (42 % fiction, 22 % histoire, 13 % récits de voyages et d'aventures, et 23 % d'ouvrages divers). En 1861, quelque 10 000 livres étaient échangés quotidiennement...

Ajoutons encore que, devant l'afflux des lecteurs et malgré la taille de son établissement, Mudie mit au point un service de livraison à domicile, avec 9 camionnettes servant les 170 zones de Londres délimitées par lui. Par ailleurs, bien que le cabinet de lecture ait eu des succursales, à Birmingham et à Manchester entre autres, les livres pouvaient être expédiés dans toutes les régions d'Angleterre, qu'ils soient destinés à des individus ou à des bibliothèques, et même dans les colonies de l'Empire britannique.

Cabinet de lecture certes, mais entreprise à grande échelle, la Select Library de Mudie comportait également un département de reliure et surtout un département consacré aux ventes des livres retirés des rayonnages. En réalité, les ouvrages qui cessaient d'être empruntés étaient soit stockés dans le sous-sol de l'établissement, qu'on appelait les « catacombes », soit offerts à la vente un par un ou en gros paquets (ce qui intéressait tout particulièrement les petites bibliothèques de province). Quant aux volumes en trop mauvais état, ils étaient vendus pour être transformés en engrais, source de revenus supplémentaires pour Mudie !

L'importance de la Select Library de Mudie ne se limite pas à sa taille et à sa célébrité. Rapidement, Mudie était devenu incontournable pour les éditeurs, contraints de se plier à ses desiderata, tant en matière de format que de moralité, comme il apparaîtra ultérieurement, et ce, non sans conséquence sur l'accès à la lecture.

Le bilan de cette première période peut sembler plutôt mitigé. L'alphabétisation progresse, mais reste entre les mains d'associations religieuses ou privées. L'accès au livre est difficile et l'influence de la religion se fait sentir dans le contrôle presque insidieux des lectures. Quant à la lecture publique, elle est quasiment inexistante. Il est cependant incontestable que le besoin et le désir d'apprendre à lire gagnent progressivement les classes populaires, que les lieux de lecture se multiplient et se diversifient tout comme la production d'ouvrages imprimés. Ce mouvement ne pouvait que s'amplifier dans les trois décennies suivantes, comme il va apparaître clairement dans la deuxième partie.